

Marc DIETRICH

EX ÆQVO CONIUNCTA :
L'INTÉGRATION DE LA LANGUE GRECQUE DANS LA PROSE
NÉO-LATINE DE LUSCINIUS

LE « ROSSIGNOL » STRASBOURGEOIS

Othmar Nachtgall, qui a choisi pour pseudonyme le nom latin du rossignol, est un humaniste, philologue et pédagogue strasbourgeois du début du XVI^e siècle (c. 1480-1537). Il est l'auteur, entre autres œuvres qu'il reste à redécouvrir, d'un dialogue satirico-philosophique dont le texte a récemment été édité et traduit en français¹. Si Luscinius a fait l'objet de quelques études portant sur un aspect particulier de sa vie ou de son œuvre, aucune synthèse globale n'a été produite à son sujet. Cette lacune monographique s'explique sans doute par l'absence d'éditions et de traductions modernes de son œuvre, travail nécessaire à la formation d'une vue d'ensemble².

En son temps, Luscinius se distingue surtout de ses contemporains par l'intérêt qu'il porte aux lettres grecques, qu'il avait étudiées à Paris avec Jérôme Aléandre, et par sa volonté de les faire connaître dans sa région natale. On conserve en effet de lui plusieurs ouvrages pédagogiques, les *Collectanea sacrosancta* (recueil religieux grec-latin, 1515) et les *Progymnasmata Graecanicae literaturae*, manuel de grec publié en 1517 qui a favorisé le développement de l'apprentissage du grec en Alsace. Au nombre de ses auteurs grecs de prédilection se trouve principalement Lucien de Samosate, dont il publie les *Dialogues* dans une édition bilingue grec-latin (1515), suivie deux ans plus tard de la traduction latine de plusieurs opuscules réunis en un même volume. Traducteur insatiable, du grec vers le latin ou vers l'allemand, il s'intéresse surtout à la littérature épigrammatique et morale : par exemple, il traduit les termes grecs présents dans les *Épigrammes* de Martial dans l'édition strasbourgeoise de Knobloch en 1515 (republiée en 1530 à Bâle par Heinrich Petri) et traduit plusieurs traités moraux de Plutarque.

Cette étude a pour objet de mettre en évidence les rapports qu'a entretenus Luscinius avec la langue grecque, et plus particulièrement comment il l'intègre au *Grunnius Sophista*, dialogue publié en décembre 1522 dans lequel sont mis aux prises Grunnius, un sophiste transformé en cochon qui se moque des érudits, et Misobarbarus, un savant « anti-barbare » qui défend les bonnes lettres. Ce texte fourmille de références à des domaines très variés et accorde une place de choix à la culture hellénique. Cela n'a rien d'étonnant sous la plume de celui qui passe pour être le premier helléniste de Strasbourg³ et qui affirmait se sentir « Grec parmi les Latins, Latin parmi les Grecs »⁴.

¹ M. Dietrich, *Le Grunnius Sophista d'Othmar Luscinius (1522) : introduction, édition critique et traduction*, thèse de doctorat (sous la direction de Virginie Leroux et Dominique Brancher), EPHE – PSL, 2023.

² Sur la vie de Luscinius, voir les notices biographiques citées en bibliographie. Seules ses traductions latine et allemande de l'*Histoire évangélique* ont été éditées : P. Hörner éd., *Othmar Nachtgall. Die evangelisch Histori (1524 und 1525)*, Berlin, Weidler, 2008.

³ Si cet honneur lui est traditionnellement attribué, il pourrait toutefois revenir à Johan Ruser, qui faisait également partie de la *sodalitas* strasbourgeoise. Sur ce point, voir les sources citées par J. Hirstein, *Epistulae Beati Rhenani. La Correspondance latine et grecque de Beatus Rhenanus de Sélestat*, Turnhout, Brepols, 2013, p. 777, n. 9.

⁴ « *inter Latinos Graecus et inter Graecos Latinus uideo* » (lettre à Nikolaus Ellenbog datée du 30 novembre 1510).

« TOI QUI ENRICHIS TA PATRIE DES DEUX LANGUES »

Les humanistes de sa génération reconnaissent en Luscinius un traducteur hors pair et célèbrent les dons du « Rossignol » strasbourgeois :

*Multa tibi Latium, multum tibi dulcis Aedon
Germana et debet Dorica terra tibi,
Rhomulidum Graias qui Musas tollis in oras,
Et ditas patriam linguis utrisque tuam.
Ut longum cantes nobis, tibi stamina trinae
Producant Parcae, uine diuque uale.*

Grande est la dette du Latium à ton égard, doux Rossignol,
Grande est celle aussi de l'Allemagne et de la terre dorienne,
Envers toi qui transportes les Muses grecques jusqu'aux rives des Romulides,
Et qui enrichis ta patrie des deux langues.
Pour permettre à ton chant de résonner chez nous durablement, puissent les trois
Parques prolonger tes fils ! Jouis de la vie et porte-toi bien pendant longtemps.

Cet hexastiche a été composé en l'honneur de Luscinius par un dénommé Bartholomeus Stoflerus ; il figure dans une série de pièces élogieuses imprimées en mars 1517 à la suite de la traduction latine, procurée par l'humaniste strasbourgeois, de quelques opuscules de Lucien⁵. Stoflerus y célèbre les dons linguistiques de Luscinius : sa maîtrise de « l'une et l'autre langues », le latin et le grec, et ses talents de traducteur, qualités qui lui permettent, selon l'image horatienne⁶, d'« enrichir sa patrie » germanophone.

Cette érudition bilingue est célébrée dès le début du *Grunnius Sophista* par le personnage de Misobarbarus qui se retrouve perdu dans une soue en pleine nuit (fol. 4) :

Quanta rerum omnium absoluta cognitio praeceptoribus huiusce meis contigit ! Ut ne dicam Graecanicae ac Latine litteraturae linguaeque peritiam, ex aequo coniunctam, unde quicquid usquam gentium fuit sapientiae et eruditionis perceptum illis est atque meditatam. Nulla igitur dum uiuam huius contubernii me capiet obliuio, etiamsi iam in patriam me recipio, cuius uehementi admodum teneor desyderio. Laetorque impendio bonam mihi itineris suscepti partem esse iam absolutam.

De quelle compréhension absolue de toutes choses ont disposé mes maîtres ! Sans parler de leur maîtrise des littératures et des langues grecque et latine, associées sur un pied d'égalité, grâce à laquelle tout ce qu'il y eut de sagesse et d'érudition dans le monde fut compris et médité par eux. C'est pourquoi je n'oublierai jamais, de ma vie, ce compagnonnage, même si désormais je m'en retourne dans ma patrie, qui me manque terriblement. Du reste je me réjouis fort qu'une bonne partie de la route que j'ai prise soit déjà derrière moi.

Il faut sans doute voir dans cet hommage la reconnaissance de Luscinius auprès des humanistes qui l'ont formé. Pour Misobarbarus qui s'exclame ici en tant que porte-voix de l'auteur, la langue grecque et la langue latine semblent relever d'une seule et même maîtrise : les deux forment un tout cohérent, indissociable ; comme deux sœurs jumelles, l'une ne va pas sans l'autre. Cette association inextricable porte la langue d'Homère sur le même plan

⁵ Ex Luciano quaedam iam recens traducta, Strasbourg, Knobloch, 1517, fol. E5r. Numérisation disponible en ligne : <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k9105937r/f45.item>.

⁶ Cf. Horace, *Art poétique*, 55-58 : « ... Ego cur, acquirere pauca / Si possum, inuideor, cum lingua Catonis et Enni / Sermonem patrium ditauerit et noua rerum / Nomina protulerit ? ... »

que celle de Virgile. Ce plaidoyer témoigne ainsi du souci de Luscinus de favoriser la diffusion des textes grecs dans son milieu intellectuel.

UN COCHON HELLENISTE

Le goût pour le grec infuse largement dans toute l'œuvre de Luscinus. Ainsi, dans le *Grunnius Sophista*, le cochon-sophiste maîtrise la langue d'Homère. Comme il l'explique assez plaisamment au début du dialogue (fol. 4v), cette connaissance serait un atavisme :

Sunt praeterea non pauci ex Ulyssis sodalitate olim à Circe in porcos uersi, ad quos nostri quidam referunt genus, Graece adprobe docti, à quibus in proclini est poetica Graecorum fabulamenta accipere. Sed haec omnia simul cum pestiferis autoribus execramur et reuicimus.

Il y en a beaucoup, en outre, dans l'entourage d'Ulysse qui furent jadis changés en porcs par Circé, auxquels certains parmi nous font remonter notre race, qui comprennent parfaitement le grec et grâce à qui il est aisé de connaître les inventions poétiques des Grecs. Mais nous les maudissons et les rejetons toutes en même temps que leurs auteurs hérétiques.

Cette connaissance du grec est telle que Grunnius est même capable d'inventer des mots. Dans la suite immédiate, le cochon cherche à faire fuir l'humain qui a dérangé la tranquillité de sa soue :

Compellendus autem mihi interea homo est et conuictis tantisper dilacerandus, dum aliquid in illius perniciem molior. Heus tu impostor, nugarum et fuci artifex, fumiendule, aut si malis audire Graece καπνιοπῶλα, uideo enim Graiorum commentis te delectari. Quid te hic male habet ?

Il faut que je chasse cet homme et que je lui déchire les oreilles par mes invectives, jusqu'à ce que j'invente quelque chose pour causer sa perte. Hé toi l'imposteur, le faiseur de sottises et de tromperie, le vendeur de fumée – ou si tu préfères l'entendre en grec le καπνιοπῶλ[vendeur de fumée], car je vois que tu es charmé par les chimères des Grecs –, qu'est-ce qui t'importune ici ?

Le terme καπνιοπῶλα (littéralement « vendeur de fumée ») semble inconnu du corpus antique ; il s'agit peut-être d'un néologisme humaniste⁷. Composé de κάπνιος, « fumée », et de πῶλης, « vendeur », ce mot rappelle les nombreuses inventions aristophanesques de noms de marchands, le plus souvent au sens littéral (ἀλλαντοπῶλης, « vendeur de saucisses »⁸ ; βυρσοπῶλης, « vendeur de cuir »⁹ ; μελιτοπῶλης, « vendeur de miel », et τυροπῶλης, « vendeur de fromage »¹⁰), mais parfois aussi au sens figuré (ψηφισματοπῶλης, « vendeur de décrets »¹¹).

Un héritage ambivalent

Paradoxalement, donc, Grunnius semble rejeter l'usage du grec, dont il possède la maîtrise héréditaire, mais reconnaître par ailleurs son appartenance à la communauté des hellénistes, quand il dresse à son interlocuteur le tableau désolant des espaces infernaux (fol. 23) :

⁷ D'après le *Lexique de la prose latine de la Renaissance* de René Hoven, la forme *capnopola* se trouve chez Zwingli (*Sämtliche Werke*, XI, 77, 2) ; *fumienditor* chez Bullinger (*Korrespondenz mit des Graubündern*, II, 376, 1) ; et *fumiendulus* chez Jean Morisot (*Colloquiorum libri quatuor*, 270, 23).

⁸ *Cavaliers*, 148, 241.

⁹ *Cavaliers*, 136.

¹⁰ *Cavaliers*, 853-854.

¹¹ *Oiseaux*, 1038.

Nunc quam luctuosa sit uestra multoque omnium animantium miserrima, breuibus exponemus. In primis autem tecum expendas, uelim, ut etiam omni prorsus dolore leuato exire uitam liceat, quantum pelagus aegritudinum iniiciunt animo Achaeron, Styx, Cocytus, Phlegeton, Erebus, quo iter flectas oportet ad terribiles uisu formas et ipso etiam nomine execrandas, iis potissimum qui intelligunt Graece.

Maintenant je vais brièvement exposer combien votre mort à vous cause de chagrin et expliquer qu'elle est de loin la plus malheureuse de tous les êtres vivants. Mais d'abord je voudrais que tu prennes conscience, quand bien même tu pourrais quitter la vie sans la moindre douleur, de l'immense océan de chagrins que jettent dans l'esprit l'Achéron, le Styx, le Cocyte, le Phlégéthon, l'Érèbe, par où il faut que tu diriges ton chemin vers des figures effrayantes à voir et dont le nom lui-même les rend haïssables, surtout de ceux qui comprennent le grec.

Une telle contradiction, ou du moins ambiguïté, est constante tout au long du dialogue. Grunnius rejette et la poésie et le grec, mais intègre à son propre discours de la poésie grecque, avec des pièces complètes ou des fragments, comme lorsqu'il menace Misobarbarus et lui prédit une mort douloureuse s'il ne quitte pas les lieux à l'instant (fol. 5) :

Crede (inquam) mihi, tuo periculo ingentique malo longa haec uia erit, quando uno omnium, quotquot hic stabulamur porci, impetu in te facto, membratim corpus discerpere aggrediemur και ψυχὴν Ἄϊδι προΐαψειν, ubi apud putidos illos Poëtas tuos perpetuo poenas sis daturus.

Fais-moi confiance, te dis-je, un danger et un malheur immense t'attendent, cette route sera longue, quand nous, tous autant que nous sommes de porcs dans cette étable, nous te prendrons d'assaut et commencerons à déchiqueter ton corps membre après membre *και ψυκὴν Ἄϊδι προΐαψειν* [et enverrons avant l'heure ton âme aux Enfers¹²], là où tu subiras un châtement éternel auprès de tes Poètes pourris.

Lecteur de l'*Iliade*, dont il imite ici le célèbre début, Grunnius est bon connaisseur de la mythologie et des épithètes homériques, comme le prouve encore une fois cette prétérition savante, dans laquelle il énumère les monstruosité inventées par les poètes (fol. 7v) :

Sileo equum Pegasum alatum, Chimeram, Geryonem tricripitem, Scyllam, Daedalum et quosdam uolantes, Briareum εκατόγχειρον, Sphingem, Pasiphaen, Centauros, Hydram et Cerberum.

Je ne parle pas de Pégase le cheval ailé, de la Chimère, de Géryon aux trois têtes, de Scylla, de Dédale ni de certains êtres volants, de Briarée *hekatonkeiron* [aux cent bras¹³], du Sphinx, de Pasiphaé, des Centaures, de l'Hydre ni de Cerbère.

UN SYSTEME HÉTÉROLINGUE

Comme le montrent ces premiers extraits, les termes grecs sont directement intégrés, enchâssés à la trame de la phrase latine, sans solution de continuité. Ce procédé s'apparente à ce que les linguistes appellent l'hétérolinguisme, notion que Rainier Grutman, spécialiste de littérature québécoise, définit comme « la présence dans un texte d'idiomes étrangers, sous

¹² Adaptation du début de l'*Iliade* qui tient la colère d'Achille pour responsable de la mort de nombreux héros achéens (I, 3-4) : πολλὰς δ' ἰφθίμους ψυχὰς Ἄϊδι προΐαψεν / ἠρώων.

¹³ Épithète homérique associée à Briarée, le géant à cent bras (*Iliade*, I, 402).

quelque forme que ce soit, aussi bien que de variétés (sociales, régionales ou chronologiques) de la langue principale¹⁴ ». La langue principale est ici le latin et l'idiome étranger, le grec.

Le texte hétérologue se trouve ainsi « à la croisée des langues », selon l'heureuse expression proposée par Myriam Suchet dans sa synthèse sur le sujet¹⁵. Cette chercheuse distingue, au sein du continuum formé par la phrase hétérologue, c'est-à-dire la phrase qui intègre des composants linguistiques issus de deux langues hétérogènes, deux seuils qui permettent d'opérer la différenciation des idiomes imbriqués l'un à l'autre. D'une part, le seuil de *lisibilité* : moment où une partie du texte devient potentiellement illisible, comme par l'effet d'un changement d'alphabet, ce qui nous intéresse en l'occurrence ; d'autre part, le seuil de *visibilité*, moment où une expression propre à l'idiome enchâssé est intégrée par calque à la langue principale du texte, ce qui invisibilise la langue étrangère, qui disparaît en tant que telle¹⁶. Nous nous intéresserons principalement au premier type, en interrogeant la question de la lisibilité des vocables grecs intégrés à la langue latine.

En effet, la question centrale en ce qui concerne notre dialogue néo-latin est celle de la réception, de la lecture, du déchiffrement de ce texte hétérologue, car l'auteur lance ainsi une « bouteille à la mer »¹⁷ sans avoir l'assurance qu'elle sera saisie par le lecteur. Considérant que la connaissance du grec était encore peu répandue à l'époque de Luscinius, il faut sans doute faire l'expérience de lire les passages hétérologues avec un œil non initié, non helléniste : on obtient alors un texte troué ou, plus exactement, maculé de taches d'encre indéchiffrables, de caractères inconnus et mystérieux. Pour qui sait le lire, le grec est visible, lisible et compréhensible ; pour les autres, il conserve l'étrangeté d'un syntagme exogène, non intégrable au discours et constitue donc un obstacle à l'interprétation de certains passages.

Un outil d'aide à la lecture : les manchettes

Toutefois, Luscinius semble avoir été soucieux de publier une œuvre lisible par tous, hellénistes ou non. Il met en effet en place un système de manchettes qui viennent au secours du lecteur qui ne lit pas le grec, en proposant l'équivalent latin précédé d'un « *i* » abréviation de « *id est* ». Par exemple, dans la lamentation initiale de Misobarbarus, réplique qui ouvre le dialogue (fol. 3v), le cas se présente deux fois :

« *Ô nox quàm longa es ! quae facis una senem* », *prob deùm atque hominum fidem, quàm est acerbum τηλοθι πάτρης tot incidisse erumnas ut, ad huius tam longi prorsusque impediti itineris mala, stragulis quoque, in quibus capere somnos noctu soleo, carendum sit mihi. Heu infestum frigus, apposite Maro te « sceleratum » dixit. Quanquàm ἄκρπον id esse,*

Grammatici certent, et adhuc sub iudice lis est.

« *Ô nuit, comme tu es longue ! toi qui fais vieillir à toi seule* », que les dieux et les hommes m'assistent ! Comme il est cruel d'endurer tant d'épreuves *têlothi patrês* [loin de sa patrie] au point de devoir aussi être privé, face aux calamités de ce chemin si long et absolument impraticable, des couvertures dans lesquelles j'ai pour habitude de m'endormir la nuit... Ah froid ennemi ! À juste titre Virgile t'a appelé « meurtrier ». Quant à savoir, toutefois, si ce terme est *akuron* [impropre],

Les grammairiens pourraient encore délibérer, et l'issue du procès est incertaine.

¹⁴ R. Grutman, *Des langues qui résonnent. L'hétérolinguisme au XIX^e siècle québécois*, Saint-Laurent, Fides, 1997, p. 37.

¹⁵ M. Suchet, *L'Imaginaire hétérologue. Ce que nous apprennent les textes à la croisée des langues*, Paris, Classiques Garnier, 2014.

¹⁶ Dans notre corpus, un seul cas semble relever de cette catégorie. Lorsque Grunnius énumère les morts tragiques des poètes, il cite le cas d'Alcman (fol. 26) : « *Alcman phthiriasi, id est pediculorum agmine corpus infestante, absumptus est* ». Ici, le terme médical grec est translittéré en latin, donc lisible, et accompagné non pas d'une traduction en latin, mais d'une glose.

¹⁷ *Ibid.*, p. 148.

L'expression homérique τηλόθι πάτρης¹⁸ est transposée en marge par « *longe à patria* » et l'adjectif ἄκυρον reformulé par « *impropre dictum* ». En outre, dans le premier cas, la source homérique est précisée par la mention marginale « *Homericum* ». De même, ce système est employé à la page suivante (fol. 4) pour citer dans le texte un vers inspiré du comique grec Eupolis¹⁹, tout en fournissant aux non-hellénistes une traduction littérale :

Sed leniendus mihi hic dolor est dulcissima illa consuetudine quae cum uiris miro animi candore parique doctrina praeditis mihi pridem intercessit. Repeto enim mecum memoria ὡς ἀληθῶς ἐγκατέλιπόν τι κέντρον τοῖς ἀκούουσι²⁰.

Mais je dois apaiser ma douleur en songeant à la délicieuse intimité que j'ai connue autrefois avec des hommes d'une incroyable beauté d'âme et doués d'un savoir tout aussi incroyable. Je me rappelle en effet *hōs alēthōs enkatelipōn ti kētron tois akouousi* [qu'ils laissèrent réellement un aiguillon chez ceux qui l'écoutaient].

Le même système est à l'œuvre lorsque Grunnius se targue d'employer des mots grecs pour montrer sa connaissance de la *technè* médicale, qui s'est élaborée et transmise en grec. Au cœur du dialogue, il raille les inconséquences des médecins qui déconseillent la consommation de porc :

Facessant igitur qui, in tanta utilitate et oblectatione quam praestamus, porcum κακόχυμον audent pronunciare. Complures enim imperitos in hanc uideo descendisse sententiam, ea ut opinor re permotos quia medicos plerumque uideant illum languidis quorum curationem susceperint interdicere. At quam friuolum hoc sit argumentum, quis non intelligit? nisi qui intelligit nihil. Cuius potum iudem non raro prohibent, sicubi corpora a nimio humore calorēue distenta attenuare cupiunt et ad κρᾶσιν perducere.

Qu'ils y renoncent donc ceux qui, malgré la grande utilité et le grand divertissement que nous offrons, osent appeler le porc *kakokhymos* [producteur de mauvaises humeurs]. Je constate en effet que de très nombreux ignorants sont parvenus à cette opinion, déstabilisés à mon avis en voyant la plupart des médecins interdire le porc aux hommes affaiblis qu'ils ont entrepris de soigner. Mais qui ne comprend pas combien cet argument est léger? À moins de ne comprendre rien à rien... Les mêmes médecins interdisent assez souvent de boire, si jamais ils désirent faire réduire un corps gonflé par trop d'humidité ou trop de chaleur et le conduire à la *krasis* [au mélange].

Dans cet extrait, deux mots du jargon médical sont employés : d'une part, l'adjectif *κακόχυμος* « qui produit des humeurs de mauvaise qualité » peut s'employer à propos de produits néfastes ou d'un régime alimentaire déconseillé par les médecins (nombreuses occurrences chez Galien, notamment dans le traité *Sur les facultés des aliments*, où il s'oppose à l'adjectif *εὐχυμος*, « qui produit des humeurs de bonne qualité ») ; d'autre part, le substantif *κρᾶσις*, « mélange », « crase », notion fondamentale de la théorie hippocratique des humeurs. Le cochon-sophiste se présente ainsi comme ayant des notions médicales dans le texte.

Mais ce système de manchettes « interprétatives » n'est pas mis en œuvre partout. Quelquefois, en effet, Luscinius laisse son lecteur non helléniste face à des mots

¹⁸ *Iliade*, I, 30 ; XVI, 461 ; XVIII, 99 ; XXIV, 86 ; XXIV, 541 ; *Odyssée*, II, 365.

¹⁹ Fragment 6 Meineke, 6-7 : οὕτως ἐκήλει, καὶ μόνος τῶν ῥητόρων / τὸ κέντρον ἐγκατέλειπε τοῖς ἀκροωμένοις.

²⁰ La manchette indique la traduction mot à mot en latin, accompagnée de la source : « *Quàm uere reliquerunt aculeum quemdam auditoribus, Eupoli est.* »

indéchiffrables, illisibles. Dans le discours de Grunnius, d’abord, lorsque celui-ci s’indigne des vices humains (fol. 17v-18) :

[...] *dispeream nisi genus humanum suillo huic nostro, et praeterea cunctis ἀλόγοις (ut uestro utar in hac re uocabulo), longe sit calamitosius, stupidius, et à uirtute quàm maxime remotum.*

[...] que je meure si les humains ne sont pas beaucoup plus malheureux et stupides que nous les porcs, et même que tous les *aloga* [animaux privés de parole] (pour utiliser dans ce cas votre expression), et s’il n’est pas à l’extrême opposé de la vertu.

Le terme grec ἀλόγα (neutre pluriel) désigne ici les animaux en tant qu’ils sont « privés de la parole » : Grunnius utilise ici un mot qu’il semble mépriser puisqu’il l’attribue incidemment au vocabulaire grécisant des humanistes. Vers la fin du dialogue (fol. 44), Grunnius cite une épigramme grecque issue de *La Couronne de Philippe* (*Anthologie grecque*, XI^a, 348), en l’introduisant par la formule suivante :

[...] *Circunfertur epigramma quoddam Graecum ἀδέσποτον quod aptissime huic loco congruit :*

Il circule une épigramme grecque *adespoton* [anonyme] qui convient parfaitement à ce thème :

Aucune indication marginale ne vient aider à la lecture du terme grec qui sert, dans l’*Anthologie grecque*, de titre de rubrique aux poèmes dont l’auteur n’est pas identifié. Il s’agit donc d’un mot technique dont l’emploi est bien connu dans la pratique anthologique. L’épigramme citée ensuite *in extenso* n’étant pas traduite non plus, on peut penser que Luscinus recopie ici un recueil d’épigrammes qu’il a sous les yeux²¹. Comment interpréter cette citation poétique de la part d’un personnage qui condamne les vers au début du dialogue ? Luscinus fait peut-être de son cochon-sophiste un personnage inconséquent, un sophiste spécialiste de lieux communs, y compris poétiques, qui pousse le ridicule à employer des mots grecs pour exhiber les bribes qu’il a apprises par cœur. Le vocabulaire rhétorique de la formule introductive de Grunnius semble conforter cette piste.

Quand le terme grec est cité dans un emploi autonymique, c’est-à-dire que le mot est cité en tant que mot de la langue sur lequel on porte un regard métalinguistique, il ne fait pas l’objet d’une traduction marginale. Ainsi dans la diatribe de Grunnius contre l’école (fol. 20v) :

Vt hic taceam primam praeceptorum tyrannidem, quam ferre cogeris in ludo literario, quem rectius carnificinam minis uerberibusque horrissonam dixeris, ubi puerorum nudata corpora flagris, ferulis lorisque miserrime conscinduntur. Aristophanes à cura qua se cogitabundi illic et anxii perpetuo macerant φροντιστήριον appellauit.

Je tairai ici la tyrannie initiale des professeurs, que tu es obligé de supporter à l’école élémentaire, que l’on désignerait plus justement comme un lieu de torture qui résonne horriblement de menaces et de coups, où les corps dénudés des enfants sont affreusement déchirés par les étrivières, les férules et les lanières de cuir. Aristophane l’a appelée le *phrontistèrion* [« l’inquiétoir »] à cause du souci dans lequel baignent ceux qui réfléchissent là-bas et sont sans arrêt angoissés.

²¹ L’édition princeps, due à Lascaris, date de 1494 ; l’Aldine (sous le titre *Florilegium diversorum epigrammatum in septem libros*) date de 1503.

Ce φροντιστήριον vient des *Nuées* (première occurrence au v. 94), où le terme désigne l'école de Socrate, lieu où se réunissent les âmes sages pour méditer. Il n'a pas d'équivalent en latin. Or Luscinius ne propose pas de traduction ou d'adaptation comme il le fait souvent, mais esquisse une rapide glose étymologique en rapprochant la famille de φροντίς en grec et celle de *cura* en latin.

De même, lorsque Misobarbarus défend l'inspiration divine des poètes en expliquant que : « il ne suffit pas d'avoir, avec le plus grand soin, absorbé toutes les connaissances et d'avoir, comme on dit, "achevé la *kuklopedeia*" pour arriver à être poète » (fol. 11v), l'expression « *κυκλοπεδείαν* absoluisse » n'est pas glosée en marge. Il s'agit pourtant d'une tournure peu répandue en 1522, et concurrente de la forme *encyclopaedia* plus ancienne. L'expression « *cyclopaediam absoluer* » fait l'objet d'un développement dans le *De copia rerum*, dont la première édition date de 1512 : Érasme y explique qu'il est possible de développer le sens de cette expression en énumérant une à une toutes les disciplines qui constituent le savoir d'un individu²². On trouve la même expression employée, pour louer la grande érudition de l'humaniste hollandais, dans une lettre que lui adresse Henry Bullock en 1517²³. Bien plus tard, en 1572, le *Thesaurus Graecae linguae* d'Henri Estienne présente le lemme *κυκλοπαιδεία*, avec la traduction « *disciplina circularis* ».

Ces quelques analyses montrent le souci constant chez Luscinius de *faire une place* au grec dans son œuvre néo-latine : l'hétérolinguisme des deux interlocuteurs du *Grunnius Sophista* donne à entendre directement, par l'entremêlement des langues, la prégnance de la littérature grecque dans l'univers intellectuel de son auteur. La récurrence des passages en grec, associée à la ferveur de l'éloge de l'hellénisme, donne à la langue d'Homère une place d'honneur, certes, mais non une place en surplomb : le grec est ici *en face* du latin ; ce n'est pas un vestige, un ornement fossilisé, mais une langue vive, plastique, qui s'intègre facilement à la langue latine, sa consœur avec laquelle elle partage de nombreux traits syntaxiques. On soulignera pour finir le soin pédagogique de Luscinius de prendre en compte les lecteurs non hellénistes et de fournir une clé de déchiffrement pour que le fil de la lecture ne soit jamais rompu. Auteur d'une œuvre propre, Luscinius demeure un professeur, un pédagogue, un passeur qui trouve dans la création littéraire un nouveau moyen de promouvoir la connaissance de la langue et de la littérature grecques au début du XVI^e siècle.

²² ASD I, 6, p. 198, l. 29-31 : « *In genere dictum est. Id ita poteris explicare, si singulas disciplinas, omnem doctrinae speciem singillatim recenseas.* »

²³ « *reputanti mihi [...] mirabilem illam disciplinarum omnium cyclopaediam quam tu jam olim absolvisisti* » (éd. Allen, II, p. 580).

BIBLIOGRAPHIE

- GRUTMAN, R., *Des langues qui résonnent : l'hétérolinguisme au XIX^e siècle québécois*, Saint-Laurent, Fides, 1997.
- KIPF, J. K., « Luscinius (Nachtgall, -tigall), Otmar », *Deutscher Humanismus 1480-1520: Verfasserlexikon*, éd. F. J. Worstbrock, Berlin/New York, De Gruyter, 2009, vol. 2, fasc. 1.
- RISSE, S., « NACHTGALL, Otmar, latinisiert: LUSCINIUS, Ottomarus (auch PHILOMELA, PROGNEUS, AIDOS) », *Biographisch-Bibliographisches Kirchenlexikon*, éd. F. W. Bautz et T. Bautz, Nordhausen, T. Bautz, 2004, vol. 23.
- SUCHET, M., *L'Imaginaire hétérolingue : ce que nous apprennent les textes à la croisée des langues*, Paris, Classiques Garnier, 2014.